Isabelle Laboulais (dir.)

Comblir les blancs de la carte Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (xvii^e-xx^e siècle)

Presses universitaires de Strasbourg

Introduction

Isabelle Laboulais-Lesage

DOI : 10.4000/books.pus.12519

Éditeur : Presses universitaires de Strasbourg

Lieu d'édition : Strasbourg

Année d'édition : 2004

Date de mise en ligne : 19 septembre 2019

Collection : Sciences de l'histoire

ISBN électronique : 9791034404339

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Ce document vous est offert par Université de Strasbourg

Référence électronique

LABOULAIS-LESAGE, Isabelle. *Introduction* In : *Comblir les blancs de la carte : Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (xvii^e-xx^e siècle)* [en ligne]. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2004 (généré le 19 août 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pus/12519>>. ISBN : 9791034404339. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pus.12519>.

Ce document a été généré automatiquement le 19 août 2020. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Introduction

Isabelle Laboulais-Lesage

« Or quand j'étais petit garçon j'avais une passion pour les cartes. Je passais des heures à regarder l'Amérique du Sud, ou l'Afrique, ou l'Australie, et je me perdais dans toute la gloire de l'exploration. En ce temps-là il restait beaucoup d'espaces blancs sur la terre, et quand j'en voyais un d'aspect assez prometteur sur la carte (mais ils le sont tous), je mettais le doigt dessus et je disais, « Quand je serai grand j'irai là ». Le Pôle Nord était l'un de ces endroits-là, je me souviens. En fait, je n'y suis pas encore allé, et ce n'est pas maintenant que j'essaierai. La magie s'est perdue. D'autres lieux se trouvaient épars vers l'Equateur, et à toutes sortes de latitudes, partout dans les deux hémisphères. Je suis allé dans plusieurs d'entre eux. Eh bien... bon, n'en parlons pas. Mais il en restait un – le plus grand, le plus blanc, si l'on peut dire-par lequel je me sentais attiré.

Il est vrai qu'entre-temps ce n'était plus un espace blanc. Il s'était rempli depuis mon enfance de rivières, de lacs et de noms. Ce n'était plus un espace blanc de délicieux mystère, -une zone vide propre à donner à un enfant des rêves de gloire. C'était devenu un lieu de ténèbres. Mais on voyait particulièrement sur la carte un fleuve, un grand fleuve puissant, qui ressemblait à un immense serpent déroulé, la tête dans la mer, le corps au repos, infléchi sur de vastes distances, la queue perdue au fond du pays. Et comme je regardais cette carte dans une vitrine, cela me fascinait comme un serpent fascine un oiseau – un petit oiseau naïf. ».

Joseph CONRAD, *Au cœur des ténèbres*,
traduit par J.-J. Mayoux, Paris, Garnier-
Flammarion, 1989, p. 91.

- 1 Au cours de l'époque moderne, les contours continentaux ont été progressivement fixés par les savants européens ; cependant, l'intérieur des continents, la position et le tracé de bon nombre d'îles sont restés longtemps ignorés, donnant ainsi naissance à des fantasmes et des mystères géographiques tenaces, qui se traduisaient sur les cartes, non pas par des blancs, mais par un recours fréquent aux allégories. Or, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les hommes ont aspiré à la connaissance d'un monde fini¹, capable de faire de la terre « la demeure de l'homme », une demeure connue et maîtrisée. Dès lors, certains cartographes ont refusé ce recours commode aux allégories et aux approximations, préférant laisser en blanc les territoires dont ils ne connaissaient parfois pas même les contours². Ce mouvement de blanchiment des cartes a participé de l'engouement pour les expéditions scientifiques et les explorations géographiques. Toutefois, cette volonté de mieux connaître le globe en le parcourant n'a pas totalement annihilé l'imaginaire spatial, c'est au contraire dans une confrontation entre cet imaginaire spatial et l'espace parcouru et mesuré que s'est construit ce savoir du monde. Une telle confrontation est visible notamment lors du voyage de Carsten Niebuhr en Arabie en 1762 et 1763. Dans les instructions de voyage qu'il rédige pour cette expédition, Michaelis évoque en effet « l'Arabie heureuse » – l'*Arabia felix* des Romains –, c'est-à-dire un espace avant tout nourri de noms de lieux légendaires mais dépourvu d'ancrage précis et dénué de toutes références à des pratiques directes³. En revanche, dans le récit de son voyage, Niebuhr parle du « Yémen » pour désigner cet espace qu'il a arpenté et dont il a côtoyé les populations⁴. Plus qu'une contradiction, c'est un effet d'entraînement entre l'imaginaire spatial et le savoir de terrain qui est à l'œuvre ici, et ce phénomène semble assez représentatif du processus qui a produit une meilleure connaissance de la terre⁵.
- 2 Les blancs de la carte n'ont pas seulement suscité ce désir de connaissance. À partir du XIX^e siècle, ils ont aussi contribué à la soif d'aventure suggérée par l'extrait du livre de Conrad placé en exergue de cette introduction ; ils ont enfin animé le désir de conquête. Les acteurs de la colonisation ont, eux aussi, souhaité effacer de la carte certains repères pour recréer, cette fois, un espace vide, c'est à-dire un espace à conquérir. Il faut donc se garder de simplifier ce moment du comblement – que Jean-Loup Rivière regarde comme le passage du monstrueux au blanc⁶ –. C'est un dispositif complexe qui mérite d'être observé dans le temps long, et dont nous voudrions avec ce livre montrer l'absence de linéarité et la mise en œuvre protéiforme. Ainsi, de même qu'aucune carte ne convient à tous les usages – la carte de l'hydrographe n'est pas celle de l'officier du Génie, la carte du marchand n'est pas celle du Géographe du Roi, etc. –, aucune définition du blanc ne peut convenir à toutes les cartes. Les blancs n'ont en effet pas été comblés de la même manière en Afrique, en Amérique du Sud, dans les Îles du Pacifique, au Tibet, aux Antilles ou en Europe. Il faut donc questionner les significations multiples de ces blancs qui ne disparaissent jamais brutalement des cartes, et qui sont investis de sens distincts selon les différentes pratiques développées dans l'espace cartographié.
- 3 Les hydrographes et les explorateurs sont les premiers à être confrontés à la spatialité de ces blancs. Ce sont eux qui les font passer de l'inconnu au connu, qui leur donnent

une existence géographique, en les dotant d'une position, en leur attribuant un toponyme, et cela, un peu à la manière des personnages de *l'Île mystérieuse* de Jules Verne, qui doivent constituer leur propre savoir de l'espace sur lequel ils ont échoué. Dans son roman, Jules Verne décrit en effet Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Pencroff et leurs compagnons en train de parcourir l'île, de la dessiner, et de baptiser ses divers éléments naturels. Toutefois, à la différence des personnages de Jules Verne, l'organisation scientifique des périodes qui nous occupent tend à cloisonner la production du savoir géographique ; elle distingue le travail des hommes de terrain et celui des savants de cabinet, cartographes et géographes qui participent, eux aussi, à l'appropriation cartographique et discursive des anciens blancs de la carte, appropriation qui implique évidemment aussi les représentants de l'État. La production d'une carte relève donc d'un dispositif complexe qui, certes, s'appuie sur l'expérience de terrain et sur les recours instrumentaux qu'elle met en œuvre, mais qui suppose aussi de réévaluer le travail des auteurs des cartes et des descriptions antérieures. Malgré ces procédures de validation inscrites sur la carte ou dans le mémoire géographique qui l'accompagne, ce savoir peut susciter des formes d'appropriation très diverses, à l'image de celle évoquée, une fois encore, par Jules Verne. En 1885, il déclare dans *The Strand Magazine* : « J'ai toujours aimé la géographie comme d'autres se spécialisaient dans les recherches historiques. Il est certain que c'est mon goût pour les cartes et les grandes explorations du globe qui m'a conduit à composer cette longue série de romans géographiques ». Or, les romans géographiques de Jules Verne, pourtant construits à partir de descriptions savantes, ont suscité un imaginaire géographique spécifique, transformant des espaces méconnus en terres d'aventure. La confrontation de ces différentes représentations spatiales suggère que l'expérience de terrain n'est ni porteuse d'une représentation unique, ni brutalement destructrice de l'imaginaire spatial, et qu'au contraire elle contribue tout à la fois à la production de savoirs neufs et à la recomposition de cet imaginaire spatial.

- 4 La première partie du livre s'attache aux modalités de représentation des blancs. Catherine Delano-Smith invite d'abord à la vigilance. Dans son étude qui s'appuie sur des cartes parues au XVI^e siècle dans des ouvrages d'exégèse biblique, elle montre en effet que les cartes les plus simples graphiquement ne sont pas forcément les plus vides conceptuellement. Son texte traite des codes graphiques, codes qui doivent être analysés de manière spécifique selon que l'on a à faire à une carte générale ou à une carte qui entend rendre compte d'un phénomène particulier. À partir d'une représentation géographique spécifique – les géoramas –, Jean-Marc Besse interroge ensuite la pragmatique de la carte, c'est-à-dire les moyens mis en œuvre pour que les spectateurs saisissent la vérité de la carte. En offrant une vue synoptique du monde terrestre, le dispositif imaginé par les concepteurs de ces géoramas permettait en effet de voir la terre d'un seul regard. C'est en s'attachant à l'éloignement que Sylvain Venayre contribue enfin à cette réflexion liminaire sur le statut complexe du blanc de la carte. Il regarde en effet cet espace complètement inconnu de l'homme occidental comme l'une des matrices de l'esprit d'aventure, dont il souligne combien il diffère de la pratique de la géographie et de l'ethnologie.
- 5 Dans la deuxième partie, le comblement des blancs est questionné au regard des enjeux de la construction du savoir géographique ; des enjeux à la fois académiques, techniques et épistémologiques. La dialectique du terrain et du cabinet, la légitimité du « découvreur », la place de l'imagination, le choix de l'échelle de la carte sont autant de notions qui sont abordées ici. Les auteurs analysent en effet l'ensemble du processus de

construction du savoir géographique, on suit donc avec eux ce processus étape par étape, au gré de l'espace parcouru et de l'itinéraire. Des supports très variés sont mobilisés, depuis le croquis de terrain jusqu'à l'atlas, en passant par la carte isolée. On retrouve à la fois des protagonistes connus des historiens de la géographie (quelques géographes – Bourguignon d'Anville, Buache –, des circumnavigateurs célèbres – Freycinet, Dumont d'Urville –, quelques explorateurs aussi – René Caillié, Sven Hedin –), mais aussi des institutions qui ont joué un rôle décisif dans la construction du savoir géographique (les sociétés de géographie, les académies). Ces hommes et les institutions qu'ils animent tentent de répondre à l'appel du blanc, tantôt par l'organisation de voyages d'exploration, tantôt par l'élaboration de systèmes. Au milieu du XVIII^e siècle, ce fut le cas notamment de Buache qui développa un système dans lequel il s'attachait à la morphologie terrestre et marine. Il présenta à l'Académie des sciences plusieurs mémoires ainsi que des cartes dans lesquels il exposait une méthode qui permettait de passer du local au global : en posant le principe de la continuité absolue des montagnes à travers terres et mers, il prétendait être ainsi en mesure de déduire les contours et les reliefs de toute la surface de la terre. Isabelle Surun, quant à elle, observe le comblement des blancs sur les cartes africaines. Elle propose une analyse des représentations iconographiques, graphiques et discursives de l'Afrique dans les années 1780-1850 et s'attache notamment à ce qu'elle nomme « la dialectique du plein et du vide » : les représentations du vide que les géographes de cabinet associent au continent africain et l'image d'un territoire plein qui naît des pratiques de terrain des explorateurs. Cette dialectique du plein et du vide lui permet de mettre en lumière les enjeux coloniaux qui affluent dans les représentations spatiales de l'Afrique. Les itinéraires dont il est question ensuite ne sont plus terrestres mais maritimes. Hélène Blais s'attache en effet à la manière dont les officiers de marine ont contribué à combler les blancs de la carte du Pacifique en transmettant aux savants de cabinet les résultats de leurs mesures afin de fixer les contours de ces terres éloignées. En partant de la représentation cartographique d'un espace mal maîtrisé, elle propose de montrer comment de la pratique de terrain à la construction de la carte on est passé d'un espace imaginé à un espace en construction, où les blancs ne sont pourtant que partiellement comblés. C'est donc d'un point de vue technique, d'un point de vue graphique et d'un point de vue descriptif qu'elle montre la manière dont les identités géographiques de ces espaces « nouveaux » se sont peu à peu constituées. C'est enfin sous l'angle d'une controverse que Philippe Forêt aborde les mécanismes d'évaluation d'une découverte géographique. Les blancs évoqués ici sont tibétains et Sven Hedin au début du XX^e siècle prétendit les combler en posant l'existence du Transhimalaya. Cette affirmation fut pourtant contredite par la *Royal Geographical Society* de Londres. En les étudiant, Philippe Forêt se demande donc qui a le droit de combler les blancs de la carte et comment.

- 6 Les contributions réunies dans la troisième partie de ce livre reviennent aussi sur l'articulation des savoirs de terrain et des savoir-faire cartographiques, mais c'est à partir des dispositifs liés à la conquête que celle-ci est analysée. Le contexte de la conquête confère un caractère particulièrement aigu aux questions de territorialité, assignant même à la carte un rôle d'outil dans la prise de contrôle de l'espace, faisant d'elle une démonstration, une preuve de domination. Les auteurs montrent dans cette troisième partie la manière dont se traduisent graphiquement l'occupation et l'organisation administrative ; ils étudient ce que deviennent ensuite les blancs. Cette approche permet de réfléchir à la construction des identités spatiales complémentaires

ou concurrentes, à la création de régions. Jean-François Chauvard aborde la question du blanc par le biais des délimitations et des frontières ; le blanc qu'il observe relève d'ailleurs de l'incertain plutôt que de l'inconnu, il est une manifestation des rapports de force qui existent en Dalmatie à la fin du XVII^e siècle. Les cartes de la Dalmatie dressées par Alberghetti sont censées faire taire les polémiques au sujet d'une zone mal maîtrisée. Cette contribution nous invite à réfléchir sur l'écart entre les connaissances géographiques effectives et leur mise en carte. François Regourd s'attache ensuite à la cartographie de la Guyane et des Antilles françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles et montre comment les cartographes français ont utilisé les blancs des cartes pour servir les intérêts de leurs commanditaires. Au regard des projets coloniaux, les techniques graphiques et les recours symboliques prennent ici une connotation spécifique. Dans son article, Claire Fredj considère pour sa part les conditions de production de la carte générale du Mexique pendant les années 1860 ; la disparition des taches blanches de la carte apparaît à la fois comme un défi scientifique et comme un défi politique car, à l'image des expéditions scientifiques de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, savants et militaires sont mobilisés pour faire la démonstration d'un pouvoir scientifique et technique par le biais de la carte. En étudiant la cartographie du Chaco entre les années 1860 et les années 1880, Sébastien Velut observe les volontés colonisatrices qui se sont exprimées sur ce vide. Il montre comment la cartographie de ces territoires fonctionne comme un préalable à la colonisation, voire comme la création d'un territoire. La cartographie de la conquête qu'étudie enfin Odile Goerg fait suite, d'une certaine manière, à celle analysée dans la seconde partie par Isabelle Surun ; ici cependant, la production de cartes n'émane plus de sociétés de géographie, elle ne fait appel à aucun savant, elle provient du sous-secrétariat d'État aux colonies. Grâce aux fonds du Centre des Archives d'Outre-Mer, Odile Goerg parvient à suivre les étapes de la construction de la *Carte de la Guinée française* dressée par Meunier et publiée en 1902. Dans ces cinq textes, la carte, souvent cautionnée par une instance de l'État, apparaît comme la marque d'une domination politique.

- 7 Les douze contributions rassemblées dans ce volume soulignent donc la diversité des représentations spatiales qui peuvent naître des croquis de voyage, des journaux de bord, des récits de voyage, des cartes manuscrites ou publiées, des correspondances, des ouvrages d'explorateurs, d'ethnographes et de géographes. Elles abordent la question des blancs selon plusieurs temporalités et selon plusieurs échelles, du lieu au continent, sans négliger quelques figures spatiales emblématiques, comme l'île ou le désert. Elles montrent enfin la complexité des procédures de légitimation des savoirs géographiques. Ces procédures mobilisent des acteurs nombreux – hydrographes, explorateurs, cartographes, géographes, aventuriers, administrateurs, colonisateurs, etc. – qui sont autant de témoins du processus subtil et diffus de comblement des blancs de la carte.

NOTES

1. Gilles Palsky, « Un monde fini, un monde couvert », in Isabelle Poutrin (éd.), *Le XIX^e siècle. Science, politique et tradition*, Paris, 1995 Berger-Levrault, p. 131-145.
 2. Citons pour mémoire la mappemonde de Guillaume Deslisle, publiée en 1695, et sur laquelle le littoral du nord-ouest américain n'est pas tracé.
 3. Johann Michaelis, *Recueil de questions proposées à une société de savants qui par ordre de sa Majesté danoise font le voyage en Arabie*, Amsterdam, 1774.
 4. Carsten Niebuhr, *Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, 1776, Tome premier.
 5. Le projet initial s'est nourri des propositions formulées par Christian Jacob et Frank Lestringant, dans un article intitulé « Les îles menues ». Dans ce texte, les auteurs proposent de regarder le blanc de la carte comme « ce reste d'espace qui échappe à la maîtrise des navigateurs mais où trouve à se ressourcer un imaginaire déjà traditionnel » ; pour l'étudier, ils suggèrent de prendre en compte trois étapes : voyager et agir dans l'espace, le construire par des gestes et des parcours ; représenter l'espace par la carte et sa légende, en faire ainsi le support de mille discours ; agir de nouveau sur l'espace par le biais et à l'intérieur de sa représentation. Ce sont là autant de pistes que nous avons explorées pour construire cette réflexion commune sur les blancs de la carte. Cf. Christian Jacob, Franck Lestringant, « Les îles menues », *Arts et légendes d'espace. Figures du voyage et rhétorique du monde*, Paris, Presses de l'Ecole normale supérieure, 1981.
 6. Jean-Loup Rivière, *Cartes et figures de la terre*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980.
-

AUTEUR

ISABELLE LABOULAIS-LESAGE

Université Marc Bloch, Strasbourg.